

Lyrica produit *TOSCA* de Giacomo Puccini
les 1, 4 et 7 mars 2014 au Théâtre du Passage de Neuchâtel
le 9 mars 2014 à l'Eglise des Jésuites de Porrentruy, version concertante
le 11 mars 2014 au Théâtre de Vevey
le 15 mars 2014 à l'Equilibre de Fribourg



PORTRAIT A Neuchâtel, Joanna Parisi renoue avec «Tosca», le grand rôle de ses débuts.

L'opéra italien est sa maison

D'OMINIQUE BOSSHARD

Grands yeux bleus et pâleur de blonde, coiffée d'une grande toque noire qui accuse la délicatesse de son teint, Joanna Parisi pourrait s'incruster sans peine dans un paysage russe. Cette douceur dans les traits serait-elle trompeuse? Elle ne l'empêchera pas, en tout cas, de se jeter corps et âme dans les tourments de «Tosca», mélodrame présenté dès demain sur la scène du Passage, à Neuchâtel.

Entre la jeune soprano et l'héroïne de Puccini, les liens se colorent d'une touche particulière, qu'elle qualifie de sentimentale: c'est dans ce rôle en effet que Joanna Parisi a fait ses débuts à New York, en tant qu'artiste professionnelle. «Il y a sept ans, j'avais une bonne voix et du potentiel; depuis, ma capacité vocale s'est étendue, j'ai plus de puissance, plus d'aigus et plus de basses; mon jeu s'est lui aussi étoffé. Aujourd'hui, je dispose d'une palette qui me permet d'aborder ce rôle comme je désire le faire».

Soirées au MET

C'est à l'école que le potentiel de cette petite fille qui aimait chanter a été décelé. Toutefois, orientée vers des cours de musique et de chant, Joanna Parisi ne songe pas encore à faire carrière. «Puis j'ai auditionné au Conservatoire de la State University de New York et j'ai été reçue. Je suis très heureuse de la direction que ma vie a prise, et d'avoir pu continuer dans cette voie en dépit d'une concurrence très rude.» Rangée dans un tiroir, donc, les diplômes en journalisme et relations publiques, gagnés durant ses jeunes années où, dit-elle, elle «s'est efforcée d'étudier le plus de choses possibles, alors que j'avais encore l'énergie pour le faire».

Enfant de New York, Joanna a non seulement tiré profit de ses excellents professeurs, mais aus-



Joanna Parisi interprète Tosca, dans l'opéra éponyme de Puccini. SP-MUSIQUEDES LUMIÈRES

«J'ai pris ce qui semblait être des risques avec ma voix, mais au fond de moi, je savais qu'ils étaient justifiés.»

JOANNA PARISI SOPRANO

si des soirées passées au Metropolitan Opera: «J'ai beaucoup appris en regardant et en écoutant – j'ai une excellente oreille». Une oreille qu'elle prête, aussi, aux personnes plus expérimentées, comme l'est Ramon Vargas, son partenaire dans «Tosca» – «c'est un très bon professeur de chant».

Une oreille attentive, encore, à certains modèles, et elle mentionne Renata Tebaldi comme sa favorite, en raison de sa voix «très directe», débarrassée des scories de l'artificialité: «Elle exprime ses émotions de façon très claire; je ne cherche pas à la copier, mais à m'en inspirer».

Mais tracer son chemin, choisir le bon rôle au moment opportun, c'est aussi, et surtout, savoir se mettre à l'écoute de soi-même, connaître ses capacités réelles, rester honnête envers sa voix. «C'est à soi qu'il revient d'évaluer tous ces facteurs. On choisit avec son âme. Mon chemin est particulier, dans la mesure où j'ai commencé ma carrière dans les rôles les plus difficiles du répertoire. J'ai pris ce qui semblait être des risques avec ma voix, mais au fond de moi, je savais qu'ils étaient justifiés. Je savais que je faisais le bon choix en chantant Verdi et Puccini, même si j'étais jeune encore. Je savais que c'était ce dont j'avais besoin pour grandir à ce moment-là, et que je serais suffisamment forte pour le

faire».

Puccini. Et Verdi, son compositeur préféré, un maître qui, de la voix, a fait le grand vecteur des émotions. Avec ce répertoire-là, Joanna Parisi ne renie certes pas ses racines, enfouies dans la terre des Abruzzes, au centre de la Péninsule. «Mon héritage italien est important. J'ai fait de très belles expériences à New York, mais aujourd'hui je suis heureuse de pouvoir travailler en Europe, en Suisse, en Allemagne, en Italie, pays dotés d'une magnifique culture opératique et classique.»

Vouée à sillonner les routes, la soprano s'en ira prochainement au Brésil pour y renouer sous les traits de Micaëla, dans «Carmen» de Bizet. Mais c'est d'opéra italien qu'elle rêve encore et toujours, dans «Manon Lescaut» ou «Simon Boccanegra», «partition magnifique pour une soprano», qu'elle se projette. «Chanter, c'est tout à la fois un travail et un loisir permanent, une pression énorme et un plaisir». Quelque chose d'intense, qu'elle brûle de partager avec le public. ◊

INFO

Neuchâtel: théâtre du Passage, demain à 18h, mardi 4 mars et vendredi 7 à 19h.

DES RETROUVAILLES EN «FAMILLE»

Les critiques ont salué la puissance et la musicalité de sa voix, la solidité de son timbre. Toutes qualités que Joanna Parisi mettra au service de Floria Tosca, un rôle qui se prête aux explorations extrêmes. «Tosca est très jalouse et peu sûre d'elle, mais elle adorable aussi et sait faire preuve d'une grande douceur», défend la soprano.

Voyager avec Puccini, estime-t-elle, c'est conjuguer la sincérité des émotions avec un grand contrôle de la voix. Ce voyage, et elle s'en réjouit, la soprano l'entreprendra sous la baguette de Facundo Agudín, directeur de l'orchestre Musique des Lumières, et au côté, entre autres, de Ramon Vargas, Orlando Niz, Rubén Amoretti, Tiago Cordas et Jérémie Brocard. Robert Bouvier met en scène cet opéra produit par Lyrica, qui dépêchera sur scène près de 40 choristes. Cette même équipe artistique, ici renforcée par les enfants du P'tit chœur au grand cœur, en collaboration avec le Conservatoire neuchâtelois, avait présidé aux destinées de «Don Carlo», au théâtre du Passage en 2012. «Neuchâtel restera pour moi l'une de mes villes favorites, car j'y ai chanté ce «Don Carlo», confie Joanna Parisi. «A mes yeux, c'est l'opéra le plus profond de Verdi, et sans doute mon préféré.» ◊

On Line Merker, 02.03.2014

Das Théâtre du Passage in Neuchâtel widmet sich einmal in jeder Saison der Oper. In dem ansonsten buntgemischtem Spielplan dominieren Schauspiel, Komödien, Soloauftritte von Chansonniers und vielerlei lebendiges und junges Theater. Deshalb ist die einzige Oper immer wieder ein kleines Grossereignis. Die Aufführungen sind ausverkauft, das Publikum nicht nur aus der Region vertreten, die angesetzte Oper aufwendig produziert und man hält sich oftmals an die originalgetreue Vorlage. Die Engelsburg, das rote üppige Kleid der Tosca, die Kerzenleuchter links und rechts auf dem Arbeits- und Esstisch des Polizeikommandanten Scarpia, sind nur einige der Klischees, welche das Bühnenbild von **Robert Bouvier** zieren. Auch die Regie von **Vincent Scalbert** ist nicht experimentierfreudig und führt die Sänger ganz nah am Libretto durch den Abend mit viel Theatergespür und routiniert eingespielter Gestik.

Vorgesehen für den Cavaradossi war Ramon Vargas, der aber aus gesundheitlichen Gründen zwei der gesamthaft drei Aufführungen absagen musste. Anstelle nur einer Aufführung durfte nun der gross gewachsene und gut aussehende **Orlando Niz** alle Aufführungen singen. Er war ein Glücksfall, denn mit seinem gutturalen Klang, der mühelosen Höhe, der Kraft in der Stimme (Vittoria), mit tragendem Piano und mit empfindsamer und berührender Phrasierung, glänzend auch bei E luce van le stelle, gefiel er sehr.

Mit wunderbar aufblühenden herrlichen Kantilenen, Jungmädchenhaftigkeit und dezenter Eifersucht präsentierte sich eine hochmotivierte **Joanna Parisi**. Wunderschön und intim fliessend wie ein Selbstgeständnis war ihre preghiera Vissi d'arte, vissi d'amore.

Rubén Amoretti als Scarpia verfügte über eine doch schon recht rabenschwarze Stimme und schaffte es hervorragend, den brutalen, selbstgefälligen Zynismus und Sadismus zu transportieren. **Jérémie Brocard** als Sagrestano und Carceriere, **José Mongelós** als Spoleta, **Guillaume Castella** als Sciarrone, **Manon Vautravers** als Hirt mit wunderbar reinem Knabensopran, der Bassist **Tiago Cordas** als flüchtigen Angelotti, runden den positiven Gesamteindruck der Besetzung ab.

Am Pult des Orchesters stand **Facundo Agudin** der mit reisserisch-veristische Expressivität durch den Abend führte und ein **Orchestre Musique des Lumières** zur Seite hatte das mit wunderschön abgestimmten Klangfarben aufwarten konnte.

Es bleibt nur zu hoffen, dass sich das Théâtre du Passage in Neuchâtel weiterhin traditionell dafür entscheiden wird die Oper in den zukünftigen Spielplänen zu berücksichtigen.

Marcel Paolino. On Line Merker

Le Quotidien Jurassien, 06.03.2014

Une «Tosca» prête à envoûter le Jura

► **BEL CANTO** Produit par le chœur neuchâtelois Lyrica qui a fait appel à l'Orchestre Musique des Lumières, ce très classique opéra italien a vécu sa première au Théâtre du Passage, à Neuchâtel, où la brillante interprétation des musiciens jurassiens est à souligner. Il est à voir à Porrentruy



«Tosca», œuvre inscrite au panthéon de l'opéra italien, est à (re)découvrir à l'église des Jésuites, de Porrentruy.

PHOTO LEANDRO SIART

C'est donc ce samedi que l'église des Jésuites accueillera l'opéra *Tosca* produit par le Chœur Lyrica de Neuchâtel qui a fait appel à l'Orchestre de Musique des Lumières (OMdL), dirigé par Facundo Agudin. Il s'est assuré le concours de stars internationales du monde opératique: Joanna Parisi dans le rôle de Tosca, Rubén Amoretti dans celui du baron Scarpia ainsi qu'Orlando Niz pour remplacer le tant attendu Ramón Vargas, qui a dû malheureusement déclarer forfait pour cause de maladie. Nous étions à la pre-

mière qui a eu lieu samedi dernier en terre neuchâteloise, au Théâtre du Passage.

Tosca de Giacomo Puccini, créé en 1900 à Rome, figure au panthéon de l'opéra italien. Malgré l'intégration des couleurs de Ravel et de Debussy et l'usage des leitmotifs wagnériens dans l'orchestration, la musique de cette œuvre ne constitue pas en soi une révolution esthétique. Mais ce mélodrame «héroïco-comique» se caractérise par une succession de situations intenses et paradoxales, justifiant l'exaltation des sentiments des personnages par le *bel canto*, tout au service de l'émotion de l'audi-

teur. Puccini a veillé avec un grand soin à la facture du livret: ainsi a-t-on à faire à une histoire habilement agencée de torture psychologique digne de Sade. En l'an 1800, le baron Scarpia, à la tête de la police secrète de la Reine de Rome, a pour mission de retrouver un sympathisant napoléonien qui vient de s'échapper du château Saint-Ange. La piste le mène à Mario Cavaradossi, peintre religieux et complice du fugitif, ainsi qu'à son amante, la cantatrice Floria Tosca. Scarpia, désireux d'assouvir sa passion pour cette femme, veut la contraindre de lui offrir une nuit en échange de la libération de son amant «voltairien» soumis à la torture.

suite page suivante

Lieux, drame et sons enchevêtrés

Ainsi, le vérisme caractérisant cette œuvre ne réside pas tant dans la vraisemblance de l'intrigue que dans la manière d'insérer les scènes du drame dans le contexte et les musiques des lieux. A l'Acte I qui se déroule dans une église, un *Te Deum* chanté par les fidèles du Chœur Lyrica, venus à la messe pour la victoire sur les troupes napoléoniennes, est musicalement in-

tégré à la confiance du projet du scélérat Scarpia; à l'Acte II, la gavotte suivie d'un chœur festif résonnent depuis une autre salle du palais Farnèse pour célébrer la victoire de la Reine, en dialogue avec Scarpia qui soumet Tosca à un cruel interrogatoire; enfin, la cloche du matin, qui réveille les gardes du château Saint-Ange à l'aube de l'exécution de Cavaradossi, s'intègre au prélude orchestrale de l'Acte III.

Il faut signaler le luxe de réaliser dans un théâtre relativement petit une œuvre d'une telle ampleur, notamment avec un orchestre au complet. Puccini fait de ce dernier l'apprêteur des ambiances, celui qui donne un contenu émotionnel aux *recitativi accompagnati* et soutient à l'octave les apogées lyriques des arias. Privé d'ouverture magistrale, l'orchestre assume un rôle humble. Parfois, il disparaît complètement, lorsque Scarpia

donne ses ordres, lorsque les deux amoureux se retrouvent une dernière fois dans la geôle. On souligne cependant la riche expressivité des cordes dans les emportements romantiques du premier acte et la prestation remarquable des bois au deuxième. De plus, l'instrumentation de Puccini est très vivante: succession rapide des familles d'instruments, y compris le recours à des timbres originaux comme celui de la clarinette basse et du célesta (inventé autour de 1900), grands contrastes dans les motifs – pourtant en nombre restreint – et dans la dynamique. La partition exige des jeunes professionnels de l'OMdL une précision de chaque instant, ce qu'ils assument brillamment, même si le début de chaque acte semble nécessiter une remise en train.

Compte tenu d'une telle écriture musicale et d'une dramaturgie que Robert Bouvier conduit fort fidèlement au livret, toute l'attention converge sur les acteurs. Le ténor Orlando Niz, de l'île de Lanzarote, incarne un peintre enthousiaste d'art et de liberté qui rayonne d'une vigoureuse jeunesse. Il soutient honorablement les emportements lyriques en duo avec Parisi dans l'Acte I et trouve ce mélange de magnanimité et de mélancolie accablée dans *Elucevan le stelle* à l'Acte III. La voix de Parisi est d'une texture généreuse et d'une ductilité à toute épreuve. La soprano italo-américaine n'occupe toutefois pas son personnage avec une parfaite constance. Alors qu'elle sait peindre avec un poignant affect la nuit sous les étoiles qu'elle se promet avec Cavaradossi et incarner la femme jalouse trahie par ses sentiments, qu'elle maîtrise merveilleusement la mise à nu du *sotto voce* dans le fameux air *Vissi per l'arte*, son jeu et son phrasé peinent à traduire les palpitations

contenues de la trucidation de son tortionnaire et l'émotion d'une amante venant délivrer son compagnon d'une mort certaine.

Le plus convaincant reste le baryton espagnol Amoretti, qui trouve le juste pathos pour chaque facette de son personnage. Il parvient à inspirer l'horreur en exposant son plan en contrechant du *Te Deum*. Son jeu respirant l'assurance et contrastant avec sa voix douce fait ressentir la perversion du désir prédateur lorsqu'il s'adresse à Tosca: en effet, cette scène de séduction est en fait une double torture entièrement maîtrisée, physique de Cavaradossi, et psychologique de Tosca. **MAXIME GRAND**



Lyrica participe à *La Damnation de Faust* de Berlioz
les 9 et 11 juin 2014 au Kongresshaus de Bienne

Bielertagblatt, le 11.06.2014, voir page suivante

Mit Eleganz und Energie

Konzert Mit dem gross angelegten Stück «La damnation de Faust» von Hector Berlioz beschliesst Theater Orchester Biel Solothurn im Kongresshaus Biel seine Spielzeit. Eine rundum gelungene Aufführung.

Der saisonale Bogen schliesst sich gleich doppelt: Das Sinfonieorchester Biel Solothurn hatte die Spielzeit mit der «Symphonie fantastique», dem orchestralen Hauptwerk von Hector Berlioz, eröffnet, und das Musiktheater spielte eine konzertante Version von Richard Wagners Oper «Das Rheingold». Zum Abschluss der Saison ertönte nun erneut eine Komposition von Berlioz, die zwar für den Konzertsaal geschrieben, aber längst auch auf der Opernbühne zu finden ist.

60 Musiker, 100 Stimmen

«La damnation de Faust» nach Johann Wolfgang von Goethe ist wie die «Symphonie fantastique» und «Das Rheingold» ein orchestrales Grosswerk, das die Bieler Dimensionen eigentlich sprengt. Über 60 Musiker und Musikerinnen sowie zwei gemischte Chöre mit an die 100 Stimmen füllen Bühne und Podium. Chefdirigent Kaspar Zehnder gelingt die anspruchsvolle Koordination des farbenreichen Orchesterapparats, der von Valentin Vassilev vorbereiteten Chöre sowie der Solistenstimmen hervorragend.

Natürlich gibt es da und dort kleine Unsauberkeiten im Orchester – etwa bei den Blechbläsern – und im Chor – etwa bei den Tenören: Der Gesamteindruck jedoch übertrifft die Erwartungen. Nicht nur ist es ein Glück, das Werk überhaupt in Biel zu erleben, erst recht ist es erfreulich, dass es in einer Interpretation und einer Gesamtleistung aller Beteiligten geschieht, welche grosse Anerkennung und Respekt verdienen.

Ein bisschen inszeniert

Kaspar Zehnder ist einerseits ein Dirigent der ausladenden Geste, der sich mit energischem Einsatz nicht zurückhält, aber auch der präzisen Zeichen für jeden einzelnen Musiker, jede Stimmlage im Chor. Er legt ein flottes Tempo vor, meistert die vielen Stimmungswechsel mit Eleganz – und er mag es laut. Da das Kongresshaus weder über den Charme noch über die Akustik eines ausschliesslich



Der Tenor Gilles Ragon macht seine Zerrissenheit und seinen Schmerz als Faust förmlich spürbar. Dirigent Kaspar Zehnder meistert die vielen Stimmungswechsel mit Eleganz.

Olivier Gresset

für diesen Zweck gebauten Konzertsaals verfügt, ist es, zumindest in den vorderen Zuschauerreihen, gelegentlich zu laut.

Hector Berlioz (1803–1869), der grosse französische Romantiker, dürfte sich daran nicht gestört haben. Er schrieb seine wenigen Werke, die noch auf den Spielplänen auftauchen, mit solch instrumentalen Extravaganzen, dass er fast nur Misserfolge erlebte, auch mit «La damnation de Faust», das nicht nur als künstlerisches, sondern für den Komponisten auch als finanzielles Desaster endete.

Obschon im Programmheft nirgends erwähnt, wurde «Fausts Verdammnis» in Biel auch ein bisschen inszeniert. Die Solisten bewegten sich ab und zu durch die Zuschauerreihen oder traten von

links oder rechts auf und ab. Das war überflüssig. Und vor allem galt, aus welchen Gründen auch immer, das bisschen Regie nur den

Viel Gerede

Dass Politiker vor Konzerten reden, unangekündigt, ist ungewöhnlich. Der Bieler Stadtpräsident **Erich Fehr** tat es, und sein Solothurner Kollege **Kurt Fluri**. Beide redeten lang, lobten das Theater, die Partnerstadt und sich selber. Theaterintendant **Dieter Kaegi** redete auch, etwas kürzer. Anlass der Reden: «La damnation de Faust» war die diesjährige Behördenvorstellung.

gl

beiden männlichen Hauptpartien, dem Faust und seinem Gegenpart Mephisto. Das Gretchen wie die beiden Nebenfiguren nämlich absolvierten ihre Auftritte brav am für sie vorgesehenen Notepult.

Kaegis Konzept geht auf

Nun, die beiden männlichen Solisten Gilles Ragon (Faust) und Eric Martin-Bonnet (Méphistophélès) hätten so oder so im Mittelpunkt gestanden: Gilles Ragon ist ein hervorragend disponierter Tenor, der seine Zerrissenheit und seinen Schmerz förmlich spürbar macht, und der Bariton Eric Martin-Bonnet zog stimmlich wie darstellerisch alle Register an Verwegenheit, Ranküne und Bösartigkeit. Die Mezzosopranistin Marie Kalinine (Marguerite) hingegen

tat sich zu Beginn schwer mit ihrem Vibrato, und ihr Französisch war, im Unterschied zur herausragenden Textklarheit ihrer Kollegen, kaum verständlich.

Das Konzept von Intendant Dieter Kaegi, grosse und vor allem auch anspruchsvolle Opernwerke, die in Biel und Solothurn sonst nicht aufgeführt werden könnten, konzertant spielen zu lassen, geht auf. Sowohl «Das Rheingold» wie «La damnation de Faust» gehören zu den Höhepunkten der Spielzeit.

Beat Glur

Info: Zweite Aufführung: heute, 19.30 Uhr, Kongresshaus Biel.

Link: www.bielertagblatt.ch
Weitere Fotos der Aufführung in der Bildergalerie.